

## Penser la crise

### *Pourquoi Dieu n'agit pas*

À l'énigme proposée par l'expérience de la vie, il y a deux réponses possibles comme l'avait déjà souligné Jean Guittou dans *L'Absurde et le Mystère* : « Pour chacun, absurde et mystère sont les deux pôles inverses entre lesquels oscille la pensée humaine. Quand chacun s'examine en profondeur, il écoute cette double voix. Mais l'oscillation étant rejetée, pour moi l'absurdité de l'absurde me conduit vers le mystère ». La crise du Covid-19 et ses effets dramatiques nous mettent à nouveau devant ce choix. L'absurde semble d'abord triompher : l'Histoire est sans finalité, il n'y a rien à comprendre à cette crise, sinon qu'elle est le signe du dérèglement du monde et sans doute le premier acte de son effondrement. « L'homme absurde, comme le rappelle Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*, entrevoit ainsi un univers brûlant et glacé, transparent et limité. Il peut alors décider d'accepter de vivre son refus d'espérer et le témoignage obstiné d'une vie sans consolation. [...]. Pour l'homme absurde, il ne s'agit plus d'expliquer ni de résoudre, mais d'éprouver et de décrire ».

Si le mystère finalement l'emporte, si pour le chrétien la crise ne change ni le but de la vie, ni le sens de l'existence, - grandir dans l'amour de Dieu et du prochain -, une question demeure : *Où est Dieu dans cette crise ?* Devant le problème du mal, on connaît l'alternative : ou nous ne sommes pas libres et Dieu tout-puissant est responsable du mal ; ou nous sommes libres et responsables mais Dieu n'est pas tout-puissant. Comment sortir de ce dilemme ? Éluder la question, se contenter de paroles encourageantes ou consolatrices, s'en remettre à la résilience ou « applaudir la vie » en dit long sur l'étroitesse existentielle dans laquelle nous nous mouvons. Ce temps est un temps pour les théologiens, il serait dommage de rater l'occasion. En quoi consiste la providence divine qui fait tenir l'homme debout en soi-même ? Que fait Dieu dans cette crise ? Est-il impuissant ou est-il méchant ? « Dieu pleure le fléau qui est tombé sur l'humanité », avance le prédicateur de la Maison pontificale. Mais si Dieu pleure, pourquoi n'agit-il pas et, s'il agit, à quel niveau agit-il ?

Si Dieu n'agit pas, c'est parce que l'obstination de l'homme à persévérer « dans la voie qui n'est pas bonne » (*Proverbes* 16, 29) l'en empêche. Aux temps bibliques, Dieu sauva Israël des armées de Pharaon « à main forte et à bras étendu » (*Psaumes* 136), spectaculaire « repêchage » d'une portion d'humanité, le peuple qu'il s'est choisi. Mais depuis, les hommes ont fait d'infinis progrès dans le mal et il est advenu quelque chose de tout à fait particulier : « Dieu a voilé sa face et livré les hommes à leurs instincts »<sup>1</sup>. Certes, le malheur de l'homme est grand mais l'évidence est cruelle : livré à ses démons, « l'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque mais au contraire

---

<sup>1</sup> Zvi Kolitz, *Yossel Rakover s'adresse à Dieu*.

qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité, [...] tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer »<sup>2</sup>. Toutes ces formes du mal rassemblées font manifestement obstacle au dessein bienveillant de Dieu sur la Création.

Ce mal monté en puissance, Dieu ne le combat pas de front. Son action passe par le point faible de l'ennemi, le mal radical est vaincu par l'amour absolu, de manière inattendue et paradoxale, comme il en fut dans le Ressuscité de Pâques et en tant de figures christiques. Tout autre mode d'intervention de Dieu aujourd'hui ne changerait rien, ni à l'état du monde, ni à la nature humaine toute à la satisfaction de ses désormais fameux « besoins essentiels ». Si, au pic de la pandémie, un miracle avait eu lieu, si le virus avait disparu comme par enchantement, le Progrès aurait repris ses droits et *l'homo festivus* ses bonnes vieilles habitudes, simplement un peu plus tôt que prévu. La plupart des hommes ne savent plus lire les signes, « même si quelqu'un revient d'entre les morts, ils ne seront pas convaincus » (*Luc* 16, 31). Cette fuite en avant nous tuera tant que nous n'aurons pas substitué une écologie intégrale à la surconsommation mondiale, un humanisme intégral à l'humanitarisme cet autre christianisme « privé de justification supérieure »<sup>3</sup>.

Au fond, si Dieu n'agit pas comme humainement on voudrait qu'il agisse, c'est parce qu'il reste lui-même, afin qu'en cette « guerre » chacun soit à son poste : l'homme, laissé à son propre discernement pour bien agir et Dieu lui donnant « la vie, le mouvement et l'être » (*Actes* 17, 28) pour affronter, par-delà l'absurde, le mystère de l'existence.

Fr. Joël-M. Boudaroua

---

<sup>2</sup> Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*.

<sup>3</sup> Albert Camus, *L'Homme révolté*